

Zofia Libiszowska

FÔLE POLITIQUE DES FEMMES EN POLOGNE AU XVI^e SIÈCLE

Le XVI^e siècle fut le Siècle d'Or de la civilisation polonaise, que vivifiaient l'Humanisme, la Renaissance et la Réforme. Par la Pologne, ces courants pénétrèrent dans le Grand-Duché de Lithuanie et les classes dirigeantes de la société orthodoxe furent gagnées à la pensée occidentale et à l'Eglise romaine¹.

Quel fut le rôle des femmes? Le sujet est très vaste et peu travaillé, je me bornerai donc à quelques remarques et à quelques aperçus.

On ne trouve pas encore de femmes parmi les écrivains de ce temps. Nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir de célèbres poétesses polonaises. Cependant les femmes occupent déjà une place considérable dans l'épistolographie de ce temps, genre qui d'ailleurs est des plus fragiles et disparaît très facilement. Par contre, la femme devint le sujet et la destinataire des belles lettres — de l'imagination créatrice et des hommages rendus à son sexe, à son charme et à son esprit. Formé par des oeuvres hagiographiques du Moyen Age², le modèle de la femme pieuse et chaste, vouée à la dévotion et à la bienfaisance, cède au modèle de la femme amoureuse — compagne de l'homme dans sa vie professionnelle et dans ses distractions.

En réalité, au cours du siècle les coutumes changent peu à peu, la femme sort de son foyer familial pour prendre part à la vie mondaine, et en particulier aux grands changements des idées et de la mentalité bouleversée par les puissants courants culturels, scientifiques et religieux³. Il faut d'ailleurs souligner que la renaissance, dans toute

¹ A. Jobert, *Histoire de la Pologne*, „Que sais-je”, Paris 1953, p. 11.

² A. Gieysztor, *La femme médiévale*, [dans:] P. Grimal, *Histoire Mondiale de la femme*, Paris 1967; M. Koczerska, *La femme au Moyen Age en Pologne*, thèse de doctorat, l'Université de Varsovie (dact.).

³ J. S. Bystroń, *Dzieje obyczajów w dawnej Polsce, wiek XVI—XVIII*, (*Histoire des mœurs en Pologne au XVI—XVIII s.*), Kraków 1933, II éd. Warszawa 1960, v. 1, *passim*.

sa complexité, était une culture des élites, qui ne dépassa pas les cercles de la grande noblesse, du haut clergé et de la grande bourgeoisie commerçante. Cependant ces groupes donnaient l'exemple et attiraient des imitateurs. Au temps de la renaissance, la femme pense à sa beauté charnelle, elle veut être belle et séduire l'homme.

Les femmes de la noblesse et de la bourgeoisie — d'après la description de Martin Cromer — s'habillaient de la même manière⁴. Elles suivaient la mode étrangère, mais avec beaucoup de variétés et la mode changeait souvent ce qui, bien sûr, augmentait les dépenses de leurs époux. Contrairement aux inclinations naturelles et à leur construction plutôt robuste, les jeunes filles des maisons nobles et bourgeoises tenaient à être minces et sveltes „comme des réseaux”⁵. Ce pendant tout maquillage et teinture des cheveux étaient considérés comme intolérables. La seule décoration de leur visage devait être la rougeur naturelle de leurs joues⁶.

Les femmes du XVI^e siècle ont aussi pris goût pour les voyages. Les grandes dames emmenaient avec elles un cortège de demoiselles d'honneur et d'hommes de la cour. Les hommes montaient à cheval, les femmes voyageaient en voiture, les grandes dames en carrosses⁷.

L'éducation des filles des maisons nobles et bourgeoises devint plus soignée. Elles apprenaient à la maison ou bien dans un couvent, non seulement à lire et à écrire en polonais, mais aussi en latin⁸.

La coutume répandue aux temps de la renaissance fut d'envoyer les jeunes gens, garçons et filles, à la cour des grands seigneurs, pour une éducation plus mondaine, qui leur ouvrait ensuite la porte d'une carrière ou d'un mariage brillant. Ce sont donc les cours des seigneurs et surtout la cour royale qui devinrent les centres d'une culture raffinée, de provenance étrangère, surtout italienne⁹.

Les influences italiennes étaient directes. Elles pénétraient avec les nombreux étudiants polonais qui faisaient leurs études à Padoue¹⁰

⁴ M. Kromer, *Polonia sive de situ...*, trad. polonaise, Olsztyn 1977, p. 57.

⁵ *Ibid.*, p. 61.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 76.

⁸ *Ibid.*, p. 62 voir S. Kot, *Historia wychowania (Histoire de l'éducation)*, Kraków 1924, éd. II, Lwów 1934, chap. 12.

⁹ K. Morawski, *Z dworu Zygmunta Starego*, [dans:] *Czasy Zygmuntowskie na tle prądów Odrodzenia (De la cour de Sigismond I, [dans:] L'époque de Sigismond I et les courants de la Renaissance)*, Warszawa 1922.

¹⁰ S. Windakiewicz, *Nacja polska w Padwie 1592—1745 (La nation polonaise à Padoue)*, „Przegląd Polski” 1837/1888, vol. 1.

ou à Bologne¹¹, et les pieux pèlerins qui fréquentaient Rome et les lieux saints de l'Italie. Cette culture s'introduit dans notre pays grâce au commerce et aux grands marchands qui s'installaient à Cracovie et dans d'autres villes polonaises¹². Les réfugiés politiques ou dissidents religieux venus de l'étranger (Callimach, Blandrata, Socin, Celtis) y trouvaient un excellent champ pour leur activité.

Parmi les grandes personnalités du siècle, porteuses des nouveautés, un rôle tout particulier est dû à la reine Bona Sforza d'Aragona, duchesse de Bari, seconde femme du roi Sigismond I, arrivée en Pologne en 1518¹³.

Ainsi qu'en toute Europe, au temps de la renaissance le rôle de la cour royale, comme centre culturel et politique grandit considérablement. La cour réside à Cracovie au château royal du Wawel, reconstruit au début du XVI^e siècle par les artistes italiens (B. Berrecci) et polonais dans le style de l'époque. Il attirait par sa beauté, sa splendeur et sa magnificence. La vie de château semblait la plus agréable par son oisiveté et ses distractions.

Le Roi et la Reine avaient leurs cours séparées. Celle de la reine Bona comptait environ 100 personnes parmi lesquelles il y avait un bon nombre d'Italiens. Les demoiselles d'honneur — au début Italiennes — étaient peu à peu remplacées par les Polonaises. Elles formaient une collectivité dévouée à la reine, qui veillait sur leur moralité et leurs mœurs, de même que sur celles de ses propres filles. Elle tenait à ce que leur éducation à la cour les prépare à leur futur devoir comme femmes et éducatrices de leurs propres enfants. Les demoiselles de la cour et les filles royales prenaient part aux fêtes, aux festins et aux danses. La galanterie, les bonnes manières et la courtoisie envers les femmes deviennent une règle à observer par les gens de la cour¹⁴. Il n'est pas donc étonnant que l'oeuvre de Castiglione *Il Cortegiano*, ait trouvé son traducteur et adaptateur polonais, Łukasz Górnicki, qui la publia en 1566¹⁵. Il est quand même à souligner que le modèle de la Dame de la Cour dans son adaptation polonaise fut plus modéré, que celui de la dame de la cour d'Urbino. Les mœurs

¹¹ M. Bersohn, *Studenci Polacy w Uniwersytecie bolońskim w XVI—XVII w.* (Les étudiants polonais à l'Université de Bologne aux XVI—XVII s.), vol. 1—2, Kraków 1892—1894.

¹² J. Ptaśnik, *Z dziejów kultury włoskiego Krakowa* (Sur l'histoire de la culture italienne à Cracovie), „Rocznik Krakowski” 1907, vol. 9.

¹³ A consulter l'oeuvre fondamentale de W. Pocięcha, *Królowa Bona* (La Reine Bona), 1—3 vol., Poznań 1948—1958.

¹⁴ *Ibid.*, vol. 2, chap. premier et *passim*.

¹⁵ Ł. Górnicki, *Dworzanin Polski* (Le courtisan polonais), éd. R. Pollak, Biblioteka Narodowa, Wrocław 1954, p. 294—390.

en Pologne n'attribuaient pas encore trop de liberté à la femme. Le style de la vie à la cour royale du temps de la reine Bona, de même que celui des cours des grands seigneurs laïques et ecclésiastiques, n'était non plus accepté par la noblesse campagnarde qui observait les anciennes coutumes des ancêtres, et la vie des femmes y était encore bornée au cercle de famille.

Or, aux temps de la renaissance la femme des couches sociales puissantes entre de plus en plus dans la vie mondaine et publique, son éducation est plus soignée, son esprit plus apprécié, plus éclairé.

Le domaine où le rôle de la femme est particulièrement marqué est la politique et les relations extérieures. Aux temps de la renaissance, chaque Etat de l'Europe morcelée, visait au centralisme et à l'agrandissement de son territoire et de ses sources de richesse. Les mariages entre les maisons royales ou princières frayaient le chemin mieux que la force de l'arme. Les Habsbourgs donnaient l'exemple „tu Austria felix nube". Et les Jagellons? Les phénomènes des Jagellons sont non moins extraordinaires, quoique de plus courte durée. La famille des Jagellons surgit d'un coup avec le mariage du prince païen de Lithuanie, Jagiello avec Hedvige d'Anjou, fille de Louis, roi de Hongrie et de Pologne.

Après deux générations, cette famille installée sur le trône de Bohême et de Hongrie devint le plus grand adversaire de la maison des Habsbourgs d'un côté, et des tsars de Moscou de l'autre¹⁶.

Il n'est pas moins surprenant à quel point la maison des Jagellons s'est polonisée et s'est occidentalisée; pour dire plus distinctement, les Jagellons se sont adaptés à la culture latine de la Couronne, de même que leurs sujets lithuaniens et ruthènes, qui voulaient jouir des mêmes libertés que la noblesse polonaise. Il en résulta une intéressante symbiose culturelle qui conditionna l'essor d'une nouvelle conscience nationale. Cette conscience nationale n'était plus bornée aux limites d'une patrie locale, provinciale, régionale, mais englobait tout le territoire du Royaume dénommé aussi République de deux Nations.

C'étaient des nations nobiliaires. Pareillement que dans d'autres grands pays d'Europe, le caractère de la monarchie évolue. La dynastie s'identifie avec la nation. Le roi est devenu le chef et le dirigeant de l'Etat, son pouvoir ne provient plus uniquement de la grâce de Dieu, il est considéré comme père de sa nation et sa tête naturelle.

Peu à peu la maison des Jagellons, héréditaire en Lithuanie, mais toujours élue en Pologne, s'est enracinée dans toutes les couches de la

¹⁶ L. Kolankowski, *Polska Jagiellonów* (La Pologne des Jagellons), Lwów 1936; Z. Wdowiszewski, *Genealogia Jagiellonów* (Généalogie des Jagellons), Warszawa 1968.

société polonaise. La fidélité et le dévouement à la famille des Jagellons est entre autres le mérite des femmes. Dans la perspective des quatre siècles qui nous séparent de cette époque si agitée et turbulente, le rôle de la reine Bona et de sa fille cadette Anne grandit toujours. De même la légende mélancolique de la belle amoureuse mais malheureuse Barbara, seconde femme de Sigismond Auguste ne cesse pas d'évoquer toute sorte d'émotions contradictoires. Ces trois femmes si différentes l'une de l'autre entraient à tour de rôle dans le centre de la vie politique de leur pays.

La reine Bona remplit bien son devoir fondamental. Elle mit au monde cinq enfants, dont un seul héritier masculin. Elle élevait aussi la fille des premières noces de son mari, lui assurant un beau mariage. Bona comprenait que la grandeur et l'avenir de la maison dépendaient non seulement de la fortune de son fils unique, mais aussi de celle de ses filles. Elle les préparait à leur destin de femmes et de mères dans des familles royales ou princières. La raison d'Etat et non pas celle de leurs cœurs devait décider du choix de leur futur époux. Ces jeunes filles (malheureusement peu attrayantes) devaient soutenir le prestige de la dynastie et jouer un rôle de trait-d'union entre les cours qui en conséquence de leurs mariages entraient en alliance avec la Pologne.

Mère d'une grande famille royale, Bona n'était pas moins homme d'Etat. Elle soutenait son mari et le surpassait par son esprit et ses conceptions. Son programme visait à renforcer le pouvoir royal, avec l'appui du Conseil du Roi formé par les plus fidèles serviteurs du Roi et de la Reine. Elle se heurte à une violente opposition de la noblesse. De même, l'union entre la Lithuanie et la Pologne fondée sur les liens familiaux, personnels, devait dans ses plans, se transformer en une union réelle. Grâce à une réforme des domaines royaux, initiée par la reine Bona, les revenus du Roi grandirent considérablement, et les revenus personnels de la Reine des domaines qu'elle possédait lui permirent de réaliser ses buts politiques¹⁷. En politique extérieure Bona voulait éviter toute guerre, la remplacer par des négociations, des intrigues et des jeux politiques. Elle voulait à tout prix éviter tout conflit religieux dans le vaste Royaume de la Pologne. La paix régnait dans notre pays.

Les moyens employés par Bona étaient ceux de son temps. Les intrigues de la cour, les donations, la corruption, l'argent, des petites menaces, des chantages, la disgrâce. On parlait même de poison. On pourrait la comparer à Catherine de Médicis, sa contemporaine et compatriote — mais cette comparaison lui ferait quand même tort.

¹⁷ Pociecha, *op. cit.*, vol. 2, *passim*; Kolankowski, *op. cit.*, p. 180 etc.

Enfin, Bona accumule beaucoup de richesses, en argent et en bijoux, pour doter ses filles et surtout son fils — héritier du trône. Elle prétendait le conduire et le diriger — comme elle le faisait avec son père qui lui était soumis — et décida d'arranger son mariage. C'est à cause de ce mariage que les relations entre mère et fils se brouillèrent et, après le second mariage du jeune roi, furent totalement rompues. Bona quitta la Pologne et mourut en Italie¹⁸.

Les trois mariages de Sigismond Auguste étaient stériles. Sa première et sa troisième épouse, les archiduchesses Elisabeth et Catherine étaient soeurs entre elles, leur mère née Jagellon était une proche parente du roi Sigismond¹⁹. Ces mariages visaient à renforcer les liens familiaux et pouvaient ouvrir la voie aux héritages hongrois ou tchèque. Ces mariages à base politique n'ont pas réussi. Les deux soeurs touchées par une maladie terrifiante, l'épilepsie, ne pouvaient pas avoir d'enfants. Faute de refus du pape, le divorce n'était pas possible. Sigismond Auguste n'a pas suivi l'exemple d'Henri VIII Tudor.

Entre les deux mariages conclus pour des raisons politiques a eu lieu le mariage d'amour. La belle et malheureuse Barbara Radziwill, l'héroïne d'un vrai roman vécu, présente un type de femme de la renaissance tout à fait autre que celui de sa belle-mère Bona²⁰. Ces deux femmes symbolisaient, si l'on peut dire, deux pôles de la conception de la vie et de l'ambition féminine. Celle qui s'identifiait avec la raison d'Etat et l'intérêt de sa maison, et celle qui rejetant les règles et les conventions politiques et dynastiques visait à accomplir le bonheur personnel de deux êtres liés par l'amour et leurs désirs hédoniques.

Les deux femmes, la reine-mère et l'amoureuse Barbara voulaient dominer le roi, chacune à sa manière. La postérité cependant, surtout aux temps du romantisme, se déclara en faveur de Barbara. C'est elle qui inspira les talents créateurs des poètes et des écrivains. Son roman, son mariage et sa mort précoce, présentés sur les scènes du

¹⁸ Probablement elle fut empoisonnée, son testament rompu et falsifié. Elle légua toute sa fortune à Philippe II.

¹⁹ A. Przeździecki, *Jagiellonki Polskie w XVI wieku (Les Jagellones polonaises au XVI^e siècle)*, vol. 1—5, Kraków 1878, édition de source avec de grands commentaires et introduction. Elisabeth (vol. 4), Catherine (vol. 4 et 5) Wdowiński, *op. cit.*, p. 101 et 106.

²⁰ Les opinions des historiens sur Barbara sont peu favorables, mais divisées. Kolankowski lui reproche que son mariage clandestin a divisé la nation et brouillé la Pologne avec la Lithuanie et que c'est elle qui est fautive de la stérilité du Roi. P. Jasienica, *Polska Jagiellonów*, (Warszawa 1963), écrivain très populaire soutient cette opinion avec moins de véhémence. Pocięcha, *op. cit.* a beaucoup de réserve envers Barbara. Récemment, Z. Kuchowicz est son apologiste (*Barbara Radziwiłłówna*, Łódź 1976).

théâtre faisaient pleurer le public et traduisaient un mépris pour Bona, sa persécutrice.

La légende noire de la reine Bona, pareillement que celle de Catherine de Médicis, prend son essor au temps de l'époque romantique²¹.

La dynastie des Jagellons s'éteignait. Mais au moment où le dernier roi de la famille, gisant sur son lit de mort endeuillait le pays, tous les yeux se sont tournés vers sa soeur Anne, qui jusqu'à ce temps n'était pas mariée²². Depuis ce moment elle fut appelée *Infans Regni Poloniae*, et on était d'accord que le futur roi élu devrait épouser la dernière branche de la dynastie nationale. Ainsi la dynastie serait prolongée par une femme et le sang du Jagellon coulerait dans les veines de son héritier. C'étaient des illusions fondées par les émotions et le dévouement pour la dynastie disparue. La vérité était moins belle. Anne a dépassé cinquante ans et ne présentait plus aucun attrait féminin.

La dernière des Jagellons joua cependant un rôle important au cours des trois interrègnes après la mort de Sigismond Auguste. Pendant le premier interrègne, elle fut reconnue comme *Infans Regni Poloniae*, ce qui signifiait qu'elle était destinée à devenir l'épouse du futur roi. Son choix tomba sur Henri de Valois, prince d'Anjou²³. Elu roi, Henri n'a pas accepté d'épouser Anne, deux fois plus âgée que lui. Après la fuite d'Henri de Valois, Anne fut acclamée reine de Pologne. L'élection de la reine avant l'élection du futur roi, son époux, témoigne de son autorité grandissante. Etienne Bathory, prince de Transylvanie, se pressa d'épouser Anne, et de cette façon confirmer ses droits à la couronne polonaise. Ces droits étaient contestés par ses adversaires proclamant au trône polonais l'empereur Maximilien II. Après la mort précoce du roi Etienne Bathory, la reine — veuve jouissait d'un grand respect et fut considérée comme homme d'Etat. Elle réussit à introduire sur le trône polonais Sigismond Wasa, son neveu, fils de sa soeur Catherine, „le dernier rejeton du sang des Jagellons”.

²¹ La légende de Barbara Rodziwill dans les belles lettres, dans l'iconographie, le théâtre et dans l'historiographie est présentée par Kuchowicz, *op. cit.* Ce thème fut repris minutieusement par M. Bogucka, *Barbara Radziwiłłówna*, [dans:] *Zyciorysy historyczne, literackie i legendarne* (Biographies historiques, littéraires et légendaires), vol. 1, Warszawa 1980.

²² Przeździecki, *op. cit.*, vol. 5, Kraków w 1878 — l'étude de J. Szufelski, *Ostatnie lata Zygmunta Augusta i Anna Jagiellonka* (Les dernières années de Sigismond Auguste et Anne Jagellon, (p. CLXI—CCLXV); M. Bogucka, *Anna Jagiellonka*, Warszawa 1964.

²³ S. Grzybowski, *Henryk Walezy*, Wrocław 1980, p. 90—96.

Les trois élections furent très agitées, et chaque fois la menace d'une guerre civile était toute proche. Anne joua un rôle important non seulement grâce au dévouement et à la fidélité de la noblesse polonaise et lithuanienne envers la maison des Jagellons, mais aussi par son programme politique. Elle s'opposa chaque fois à l'élection autrichienne, se déclarant pour le candidat du parti antihabsbourg. Cette attitude antihabsbourgue forçait à chercher de nouveaux alliés: la France, la Turquie et la puissance maritime, la Suède.

La correspondance familiale et officielle d'Anne²⁴ montre à quel point elle s'engageait dans la vie politique, et témoigne de son dévouement aux intérêts du royaume. Elle fit un grand geste, en cédant à la nation tout l'héritage, qui lui fut légué par le testament de son frère royal, Sigismond Auguste (cela veut dire à la disposition de la Diète). Résidant surtout à Varsovie, Anne prépara — pour ainsi dire — cette ville à devenir le centre de l'Etat et la ville résidentielle du roi, son neveu. Elle contribua à la construction d'un nouveau pont sur la Vistule et fit ériger une tour et une porte pour le protéger.

La reine Anne fut non moins bienfaitrice pour Cracovie. Elle donna un considérable appui à l'Université; la rue St. Anne rappelle la localité d'une bourse d'étudiants qu'elle fit construire à ses frais.

Sévère pour elle-même, pieuse et ascète, elle n'épargnait pas d'argent pour rehausser à la mode de la renaissance, le gloire de sa maison et de soi-même; la plus belle des chapelles mortuaires à la cathédrale du Wawel, celle des Sigismonds fut construite et décorée à ses frais par un artiste italien, Santi Gucci²⁵. C'est là-bas parmi les sarcophages de son père et de son frère qu'elle voulait trouver son repos éternel. Sa statue mortuaire en relief sur un carreau de marbre rouge sculptée de son vivant, peut être considérée non seulement comme création artistique, mais aussi comme l'expression de la volonté et du goût de son mécène. La statue de la reine en position confortable, demi-couchée, est entourée des armes de la Pologne, de la Lithuanie, et ceux de la famille Sforza et des Aragons. La grandeur de la dynastie entrait dans le tombeau avec sa dernière représentante, „Jagiellonum ultima propago" — comme on peut lire sur la dalle funéraire.

²⁴ Une partie de cette correspondance est publiée dans l'édition de Przędziecki, op. cit., vol. 5.

²⁵ L. Kalinowski, *Treści ideowe i artystyczne kaplicy Zygmuntowskiej*, (Les conceptions artistiques et idéologiques de la chapelle de Sigismond), *Studia z dziejów Wawelu*, vol. 2, Kraków 1980.

Une nouvelle époque commençait, celle du baroque et de la contre-réforme.

Université de Łódź
Pologne

Zofia Libiszowska

KOBIETA W KULTURZE POLITYCZNEJ CZASÓW ODRODZENIA W POLSCE

Złoty wiek kultury polskiej przyniósł znaczne zmiany w stylu życia i mentalności elitarnych grup społecznych. W przemianach tych uczestniczyły kobiety, choć ślady tego w źródłach są skąpe. W porównaniu do kultury włoskiej czy francuskiej nie może polska literatura pochwalić się jeszcze pisarkami czy sawantkami, ale twórczość literacka tych czasów świadczy, jak zmienia się stosunek do kobiety i jej pozycja w społeczeństwie. Przykład dają dwory możnych i dwór królewski. Najwięcej powiedzieć można o roli kobiet w życiu politycznym: w walce o utrzymanie i utrwalenie prestiżu dynastii Jagiellońskiej, w walce o wzmocnienie centralnej władzy i autorytetu monarchii. Omówiona więc została pokrótce rola i dążenia królowej Bony, jakże niesprawiedliwie ocenianej przez potomność, jej starania o wychowanie córek, które zapewniać miały poprzez swe małżeństwa sojusze i penetracje domu jagiellońskiego. Postacią renesansowej damy jest również Barbara Radziwiłłówna, jakże w odmienny jednak od jej teściowej sposób. Barbara prezentuje typ kobiety dążącej do spełnienia indywidualnego szczęścia. Ostatni ustęp poświęcony został Annie Jagiellonce, przez swych biografów krytycznie i lekceważąco ocenianej. Choć urodą i rozumem nie dorównywała matce, stała się z biegiem lat symbolem przywiązania społeczeństwa polsko-litewskiego do dynastii Jagiellonów. Godnie swą rolę pełniła, acz przyszło jej zażyć wiele goryczy, gdy jako panna młoda „ostatnia z krwi” wstępowała w związki małżeńskie z młodszym o dziesięć lat Batorym. Anna zaznaczyła się również w kulturze i sztuce.

Praca ma charakter eseju, opiera się na literaturze i źródłach drukowanych, powoływanych w przypisach.

(Zofia Libiszowska)